

Retranscription en direct

Ouverture et clôture de la journée d'étude
La parentalité à travers les âges,
organisée par *Espace THÉRAPIES SYSTÈMES*,
le 27 mars 2015, à Pau

Parentalité et Psychothérapie

Ouverture de la journée

Bonjour à chacun d'entre vous. Nous sommes heureux de vous accueillir aujourd'hui ici, pour cette journée sur *La parentalité à travers les âges*. Si tout le monde est bien installé, nous pouvons commencer tout doucement. C'est comme un embarquement, nous montons dans l'avion et une fois chacun à sa place et à son poste, nous pouvons décoller pour ce moment de débat et de réflexion professionnelle.

A ce propos, je ne sais pas comment vous êtes venus vous ce matin... Mais pour certains, j'imagine que c'est précisément en voiture parce qu'ils viennent de loin. Pour ce qui me concerne, je suis venu à pied, et quand je me baladais... enfin, j'ai fait le chemin direct mais cela avait un petit côté promenade puisque tout était calé finalement, et je n'avais plus grand-chose à faire. Et donc, je suis venu, je suis arrivé par le quartier du Triangle. Puis tout à coup en avançant, j'avais en face de moi l'église, vous savez l'église du boulevard Alsace Lorraine. J'ai eu beaucoup de monde au téléphone, et les gens me disaient « *Mais le foyer d'Ossau, c'est où ?* ». Alors je leur donnais l'adresse, mais la rue Dévéria, sans vouloir vexer personne, ça ne parlait pas énormément, donc quand je leur disais le boulevard Alsace Lorraine, là déjà ils situaient mieux. Quand je disais l'église, vaguement ça commençait à faire penser à quelque chose, et à un assez grand nombre j'ai eu l'occasion de dire « *c'est l'église de la dame blanche* ». Et là, il se passe un petit truc... Quand on dit « *l'église de la dame blanche* », au fond, tout le monde pige parce qu'on a remarqué qu'il y a cette dame blanche en haut de l'église. Et du coup, rien que de le dire et de dire qu'il fallait tourner deux fois à gauche, ça a marché, tout le monde s'est retrouvé.

Vous avez sans doute tous remarqué, un certain nombre d'entre vous l'ont peut-être vu ce matin en venant, ou bien vous vous en rappelez, de quelle dame blanche il s'agit. Vous avez peut-être remarqué qu'elle n'est pas tout à fait seule, et qu'elle tient quelque chose dans

son bras. Quelque chose qu'on appelle un enfant. Et je me dis c'est quand même extraordinaire, il faut que ça nous parle à tous pour que sans avoir besoin de forcer, il suffit de se dire « *il faut tourner à gauche à l'église de la dame blanche* », et tout le monde percute. Mais comme la dame blanche, en vrai, elle n'est pas toute seule et qu'elle tient un enfant, il faut croire que l'image que nous avons enregistrée, ce n'est pas juste l'image de la dame blanche... Peut-être qu'intérieurement, au fond, la représentation que nous avons, l'image que nous avons, c'est la dame blanche avec son enfant. Ce n'est probablement pas à exclure que ce soit pour cette raison que ça nous parle aussi profondément, cette image, d'une manière ou d'une autre, de parentalité.

Ce n'est pas, bien sûr, d'aujourd'hui seulement que ça parle... Je ne sais pas à Pau quand a été construite cette église, mais l'année dernière pendant les vacances, on avait l'occasion de se balader un moment, avec ma compagne, à Florence. C'était au milieu de l'été. Il y avait beaucoup beaucoup de monde, c'était assez assommant tout ce monde qui voulait voir toutes ces belles choses... Du coup, on était trop serré pour voir ! Des fois, on essayait de s'oxygéner et d'aller voir un truc qui était un petit peu plus loin. Et alors, je ne sais pas si vous connaissez Florence, mais de fait je vais donner les indications. Quand vous êtes sur la grande place, en face du Duomo... Le Duomo tout le monde veut entrer, et à côté il y a un très grand musée, tout le monde veut entrer aussi (j'ai oublié le nom de ce musée, c'est quasiment le plus grand), et donc c'est infernal tellement il y a du monde. Mais si vous continuez la rue, et puis après il y a encore une petite rue, il faut marcher peut-être un quart d'heure, ça commence à se tasser. Et là, quand on a enfilé plusieurs petites rues, on arrive dans une rue (dont le nom, je l'oublie à nouveau), mais il y a un musée plus petit, moins réputé. Il s'appelle le musée *Bargello*. Je suis sûr de son nom, ça s'écrit B-a-r-g-e-l-l-o. C'est un musée beaucoup plus modeste dans son apparence que le grand musée de Florence. Et bien sûr on peut y entrer, une fois que vous avez passé les caisses et tout ça, vous avez une micro-salle qui sert d'accueil, et puis vous rentrez dans une cour. Quand vous êtes dans la cour, à droite, il y a un escalier, et si vous montez l'escalier, vous arrivez dans une première salle, sur le premier palier (il y a un grand balcon qui donne sur une salle), et là il y a une des pièces les plus précieuses de ce musée : c'est une sculpture de Michel-Ange. Le titre de cette sculpture, c'est *La Vierge à l'Enfant*. Donc c'est ça qui me fait dire qu'il n'y a pas seulement à Pau qu'on a pensé à ce truc-là. En Italie aussi, à Florence, ils ont pensé à « ce truc-là ». Et alors quand on entre, c'est une sculpture, comme on pourrait dire... (je ne sais pas si c'est le nom exact techniquement) comme en bas-relief. Vous savez, c'est une plaque carrée de pierre et, à l'intérieur, c'est creusé, et en surplus apparaît le dessin de la vierge avec l'enfant. J'espère que je me fais comprendre à peu près... Et donc quand vous rentrez dans cette salle, musée Bargello, à Florence, c'est la première chose que vous voyez, vous voyez ce « truc ». Et là, quand je suis rentré, j'étais énormément touché de voir ça. On aurait dit une sorte d'image parfaite, on voyait une mère à peu près à mi-taille, c'était complètement ouvert, elle était complètement épanouie, joyeuse, qui regardait son enfant. Et l'enfant qui était aussi dans une espèce d'éclat joyeux ! C'était vraiment une image archi-sympathique. Je ne sais pas pourquoi, je me suis dit en moi-même... l'espèce de truc, vous voyez, bizarre, comme une sorte de déception. Tu te dis « *Saperlipopette ! C'est ça Michel-Ange ?* », ça me faisait un petit coup genre film américain tellement que c'était classe.

Et puis, en accomplissant quelques pas de plus, je passe le long de cette sculpture, et en fait, de l'autre côté, il y avait la même sculpture, la même taille, la même vierge à l'enfant, mais autrement... La première, ce n'était pas Michel-Ange, la première c'était un copain à Michel-Ange qui avait fait ça à la même époque, un de ses collègues qui avait cette vision-là. Et de l'autre côté, il y avait celle de Michel-Ange. Donc ce que j'avais pris pour le

« Michel-Ange », ce n'était pas le « Michel-Ange ». Le « Michel-Ange », il était de l'autre côté. Et donc je vois le « Michel-Ange », et là, il y a quelque chose qui touche : c'est que cette vierge, elle tient l'enfant, mais elle ne le regarde pas, elle n'a pas comme l'autre ce regard super-extraordinaire que tout a l'air de bien se passer. Elle ne regarde pas l'enfant, elle a les yeux comme perdus dans le vide. Vous savez comme quand on rêve tout à coup, que ça nous surprend, qu'on est en train de flâner et qu'on ne se rend même pas compte qu'on est en train de flâner, et puis tout à coup on se réveille ! Et c'est là qu'on s'en rend compte. Elle a le regard comme ça, qui s'en va dans le vide.

C'est intéressant je me dis comme image de la parentalité, c'est une image où il y a quelque chose, comme un doute. Je ne parle pas de quelque chose de morbide, mais comme un doute. Une sorte d'interrogation : « *Est-ce si évident que ça ?* », « *Est-ce que ça roule tellement tout seul ?* ». C'est passionnant ! On ne peut pas s'empêcher d'observer le monde, et des fois quand on l'observe, on se trompe. Comme moi, quand je crois que « Michel-Ange » c'est celui que je vois parce qu'on m'a dit que j'allais voir ça. Et puis en fait je vois que ce n'est pas « Michel-Ange », elle est de l'autre côté la sculpture de Michel-Ange de la vierge à l'enfant.

Boris Cyrulnik, dans un de ses ouvrages intitulé *Les nourritures affectives* (1), dit que nous ne pouvons pas nous empêcher d'observer le monde. On peut en être conscient, ou pas conscient, mais nous ne pouvons pas nous empêcher de toute façon d'observer le monde. Il propose une sorte de catégorisation dans laquelle il y a trois grandes tendances. Il explique qu'il peut y avoir ceux qui doutent, ceux qui doutent jusqu'à ne plus savoir où ils campent. Et que donc leur façon d'observer le monde, c'est pour en accumuler des signes, pour les collecter, les classer, parfois jusqu'à l'obsession. Avec le risque que pour conséquence, le monde devienne morcelé. Pour ceux qui sont moins anxieux, remarque Cyrulnik, il peut y avoir le risque de n'observer que deux ou trois indices du monde. Deux ou trois points qu'on a vus. Et à partir de ces points en déduire un ensemble, en faire des généralisations actives, s'imaginer que le monde, à partir des deux ou trois indices que l'on a collectés, le monde doit se dérouler exactement comme ça. Ces personnes-là, explique-t-il, sont souvent championnes de la métaphore. Mais en exagération. C'est comme s'il y avait un feu, un feu qui conduirait à l'extase. Et là, on est loin d'une perception adaptée du monde. Enfin la troisième tendance dont il parle, ce sont ceux qui ne collectent qu'un seul détail. Ceux qui ne relèvent qu'un seul point et qui, dans une transaction disons de type perverse, veulent l'utiliser pour clouer l'autre. Vous savez, le détail qui est observé et dont on se sert pour appuyer sur la tête de quelqu'un. Bien entendu ce sont des manipulateurs professionnels dans cette catégorie-là, et toute l'ambiguïté de leur démarche est évidente. On est vraiment dans quelque chose du pouvoir, au sens de la domination.

Ces trois façons que propose Cyrulnik d'observer automatiquement le monde m'ont beaucoup intéressées. Peut-être des fois nous les faisons, peut-être que nous ne sommes pas exclus, sans en être des professionnels, de toute manipulation, peut-être que nous ne sommes pas exclus par moment de devenir un peu trop poétiques, trop extatiques, de se perdre, peut-être que nous ne sommes pas exclus non plus des fois de trop diviser les choses. Et je me demande quel poids cette sorte de réflexe qui existe dans notre espèce, d'observer en étant conscient ou pas conscient, je me demande quel poids cela a sur nos représentations autour de la parentalité. Je me demande si parfois nous observons la parentalité, si nous observons nos propres enfants, si nous nous observons comme parents, si nous observons les enfants et les parents de ceux avec qui nous travaillons. Je me demande si ces manières de voir le monde pèsent à ce moment-là sur nos représentations. En essayant de penser à ça, peut-être un jour

c'était ici, je ne sais pas, mais je me suis dit qu'il y avait quatre façons d'être en lien avec un enfant. La première envisagée dans ma petite réflexion, ce serait la filiation. Celle-ci, elle nous paraît évidente parce que, comme on dit, « *c'est naturel* ». Et pour ceux qui croient à la biologie, eh bien, « *c'est mon sang* », comme on dit aussi. Donc là, la filiation, elle nous paraît tout à fait nette. Une autre façon d'être en lien avec un enfant, ce pourrait être l'adoption. L'idée est de la considérer comme de toute manière une filiation. A mon sens, c'en est une, claire et nette. L'adoption est une filiation : de fait, bizarrement pour certains, mais elle se tient à la hauteur de la filiation dite naturelle. Et si ce n'est pas le sang qui fait la connexion, c'est donc la culture, la culture de la famille, la culture d'un enfant qui n'a pas connu la culture d'une famille biologique ou qui n'a pas connu peut-être même des fois la culture sociale du pays d'où il vient. Et il va rentrer dans tous les cas dans la culture d'une famille. Une troisième façon d'être en lien avec un enfant, ce serait la substitution, on se substitue à lui. C'est-à-dire qu'on le représente, c'est de l'ordre de la représentation. Et bien sûr, à ce moment-là, il s'agit d'un lien juridique. Pour ceux d'entre vous qui travaillent avec ou proche de la justice, vous connaissez ces formules. Il y a des endroits où les enfants, on ne les reçoit pas forcément, et pourtant il faut que leurs paroles soient entendues, que leurs droits soient entendus. C'est dans des états de droit que cette formule-là existe. Et enfin la quatrième façon d'être en lien avec un enfant, que je propose dans cette réflexion, qui est celle qui nous intéresse très directement nous, en tant que personnes et professionnels, c'est la délégation. En soi, à ce moment-là, il y a une mission qui est à remplir et, pour cette mission, nous recevons une délégation de la part des parents, il s'agit alors d'élever l'enfant. Cette tâche, qui n'est plus réalisée à ce moment précis par les parents, nous est confiée à nous en tant que professionnels, soit de manière très ponctuelle, ça peut être le temps d'une séance avec un enfant, soit de manière plus durable, par exemple ici, dans cette maison d'enfants, où des adolescentes sont accueillies en hébergement.

Au fond, ça nous dessine quatre figures possibles de l'adulte dans le lien de parentalité, quatre styles. J'ai beau y tourner de toutes les façons, je me dis quand même, à la sortie, cela doit quand même beaucoup dépendre de ce à quoi on croit. Est-ce qu'on croit au sang ? Est-ce qu'on croit à la culture ? Au juridique ? Au droit ? Ou est-ce qu'on croit à la responsabilité d'élever un enfant ? Je me dis qu'au bout du compte, on doit se reconnaître plus ou moins dans l'un de ces trucs. Peut-être un petit peu en fonction d'une sorte d'adhésion interne, consciente ou inconsciente, je ne sais pas, mais de quelque chose à quoi l'on croit. Par contre, vous remarquez, que les parents, ceux qui se disent « les parents », assument tous les aspects que l'on vient de citer. Ceux qui se disent « les parents », ce sont ceux qui ont le même sang pour ceux qui le croient de cette façon-là, mais dans tous les cas qui seraient prêts à donner leur sang pour sauver leurs enfants. Ce sont ceux qui assument la transmission culturelle et le réglage avec la culture ambiante, ce sont ceux qui sont capables de représenter l'enfant, et d'assurer ses droits sur le plan social et juridique. Et ce sont ceux qui se sentent en responsabilité et dans une capacité au moins relative de l'élever. Ceux qui sont des parents réels, où qu'ils soient, n'importe qui que ce soit, ils tiennent les quatre façons... Pas nous, pas les professionnels. Les professionnels que nous sommes n'ont pas les quatre façons en même temps car ils agissent de manière ponctuelle, éventuellement par substitution ou par délégation, mais nous ne faisons pas tout le reste, il n'y a que ceux qui se reconnaissent comme parents réels qui le font. Du coup ça poserait presque la question, si on s'intéresse à l'attachement, « *Alors à qui appartient l'enfant ?* » : à la biologie ? à la culture ? au droit ? à ceux qui l'élèvent ? aux éducateurs ?... C'est quand même une sacrée question. Vous avez remarqué que s'il n'y a pas de lien d'appartenance, ça ne fonctionne pas, que si l'enfant n'est pas pris dans un faisceau de désir de l'adulte, quand il est enfant, il ne va pas pouvoir se développer bien sûr et asseoir son propre désir. C'est-à-dire que si l'on n'appartient pas à

quelqu'un, on ne se construit pas, c'est aussi direct que ça. Et du coup, est-ce que l'enfant appartient à quelqu'un ? Et à qui ? Qu'est-ce qui se passe dans les films américains ? Ou les autres ? Qu'est-ce qui se passe dans la vie réelle ? Tout à coup, je ne sais pas, il y a un truc dans un magasin, ou il y a un enfant qui traverse une route imprudemment, il y a des cris... on s'affole, les gens se précipitent... Et puis au milieu de tous ces gens, il y en a un, qu'est-ce qu'il crie ? Qu'est-ce qu'il dit ? Il dit « *Laissez-moi passer, c'est mon enfant !* ». Vous avez vu ou vous avez vécu des situations comme ça... « *C'est mon enfant !* ». Ça, ça nous fait vivre, et cela nous montre qu'il appartient bel et bien à quelqu'un. En déduction, on peut imaginer le drame pour les enfants qui eux vivent, qui sentent qu'ils sont cognés à ce réel-là, de n'appartenir à personne. On le voit des fois.

Si on travaille sur la parentalité, en quelque sorte, il y a un boulot à faire, et on a comme deux perspectives. Une qui serait celle de l'enfant, je ne dis pas que c'est le seul boulot de l'enfant, c'est le boulot de l'enfant et du parent, mais dans une perspective d'enfant. Et l'autre perspective, une perspective de parent. Là aussi c'est le boulot du parent et de l'enfant, mais dans une vision, une perspective du parent. C'est vraiment pour parler précisément de la parentalité. On peut imaginer un chemin, *la filiation* : ce dont je parlais dans les quatre façons il y a juste un instant. La filiation, ça, ce serait la perspective de l'enfant. La filiation : il est là dans cette famille, accueilli, et dans cette famille on peut dire que c'est le nôtre, « *c'est ma fille* », « *c'est mon fils* ». Et puis il y aurait une étape *d'affiliation*, c'est-à-dire que c'est bien beau de naître quelque part, mais nous savons, parce que nous sommes des professionnels, qu'il ne suffit pas de naître quelque part pour que le lien se crée. Pour que ce faisceau de désir du parent qui englobe l'enfant et qui va lui permettre de construire le sien, pour que ce processus se mette en route, il ne suffit pas d'arriver biologiquement quelque part. Donc, la *filiation* peut fonctionner mais l'*affiliation*, ça peut ne pas fonctionner. Voilà qui montre bien que c'est un travail, que cela se construit petit à petit et pour l'enfant et pour le parent. Enfin, il y a une troisième étape, en schématisant un petit peu ce truc-là, ça va être bien sûr l'étape de *la séparation*. Nous parlons du moment où l'enfant aura assez profité, pour reprendre le titre de Boris Cyrulnik, de cette « *nourriture affective* ». Du coup, il va se sortir du faisceau de désir de l'adulte qui le lui permettra aussi, et il va pouvoir asseoir son propre désir.

Donc si on résume cette chaîne pour l'enfant, dans la perspective de l'enfant, en comprenant bien que c'est un travail de l'enfant et un travail du parent, nous avons : filiation, affiliation, séparation. Maintenant imaginons un instant, qu'est-ce qu'il se passe pour le parent ? Eh bien il y a un petit décalage. Parce que pour que le parent réussisse à aider l'enfant à travailler aussi dans la perspective de l'enfance, ça veut dire que dans la sienne il a dû régler une petite chose. Evidemment ce parent est issu d'un passage, d'une étape, quelque chose de transgénérationnel, et par le fait d'une filiation. Mais ça veut dire que l'étape deux, dans sa position, c'est d'abord celle de la séparation. Ça veut dire que pour devenir parent, il a dû lui-même se sortir du faisceau du désir qui serait juste le désir de ses parents comme quand il était enfant. Il a dû se sortir de cette chose, et ce n'est qu'au prix de cette réalisation, de cette clarté-la, qu'il peut à son tour, dans sa perspective de parent, dans le travail qu'il fait et aidé aussi par le travail de l'enfant bien sûr, qu'il peut arriver à l'affiliation. Et nous voyons tellement, dans les situations dont nous nous occupons à divers moments, nous voyons tellement des fois le conflit se poser à cet endroit. Tout à coup, au cœur d'une séance de famille, littéralement, quand les schémas apparaissent, quand les fidélités, les loyautés, commencent à surgir et à se nommer pour ce qu'elles sont, on voit alors tout à coup un parent qui est tiraillé entre choisir quelque chose dont il pense que ce serait mieux pour son enfant, qu'il faudrait changer quelque chose dans la dynamique relationnelle avec l'enfant, et d'un autre côté, rester fidèle à la dynamique relationnelle, au schéma qu'il a intégré avec ses

propres parents, et ne pas faire de tort à leur image ancienne en choisissant autre chose. Des fois, les choses sont tellement directes et crues, qu'on le voit se passer en *live*, ça émerge complètement au milieu d'une séance.

C'est la petite chose à laquelle je voulais arriver ce matin.

La filiation - affiliation - séparation dans la perspective de l'enfant, le travail des deux.

Et *filiation - séparation - affiliation* dans la perspective du parent.

Il me semble que ce dernier point, en tant que professionnel, nous intéresse particulièrement. On peut probablement commencer à se demander s'il n'y a pas un lien avec la posture du professionnel, s'il n'y a pas une dynamique dans la relation d'aide qui viendrait nous dire qu'il faut qu'il y ait un lien qui soit validé socialement, qui existe. Un lien qui fasse que cette relation d'aide, au sens générique, que ce soit en thérapie ou dans n'importe quel accompagnement, cette relation d'aide peut exister parce que la société la reconnaît. Ce n'est pas tout à fait la filiation, mais quand même ça veut dire que ce lien est reconnu, existant *pour* et *par* tout le monde autour (dans une situation normale). Et évidemment, pour conduire ce travail, il est utile d'avoir cette conscience pour le professionnel, qu'à un moment ce travail s'arrêtera et qu'il y aura quelque chose de l'ordre de la séparation. C'est parce que le professionnel peut-être assume cela, que précisément il est disponible pour une sorte d'affiliation liée à cette spécificité qu'est la relation d'aide. C'est sur cette question que je voulais terminer pour l'instant.

* * *

Clôture de la journée

Tout à l'heure il y a eu comme un flottement... La métaphore de l'avion que j'utilise souvent arrivait bizarrement dans un contexte plus large où un accident d'avion a eu lieu il y a deux ou trois jours... Mais je n'avais pas écouté les infos à la radio, ni regardé la télévision. Alors voilà, je n'étais pas au courant, et *ma* métaphore s'est croisée avec *les* infos de tout le monde, sans que je sache... Jusqu'au déjeuner où en discutant avec mes collègues, la lumière s'est faite, expliquant peut-être un aspect de l'interférence lors du démarrage de la journée.

Ce qui me fascine, c'est que ce matin, il se passe juste ce phénomène où chacun pense que l'autre pense quelque chose. En l'occurrence, quelque chose qui correspond, qui s'emboîte automatiquement avec sa propre pensée. Et à aucun moment je pense à vérifier ceci, en disant « *Au fait, est-ce que cela vous va comme métaphore ?* ». Et à aucun moment quelqu'un pense à me faire un petit signe du genre « *Hé Olivier ! Il y a un truc là...* ». Vous voyez ce que je veux dire ? Alors qu'on est chacun complètement ici et en train de partager quelque chose, néanmoins il se crée ce décalage. C'est une chose qui me fascine ce truc-là. Comment on peut se *décomprendre* à ce point. Et que, croyant que je vous rassure, en fait, peut-être, j'envoie des messages inquiétants involontairement. Et vous, croyant que je suis quand même gonflé d'oser prendre cette image en pareilles circonstances... Vous voyez ce que je veux dire, on se marche mutuellement sur les pieds. Ça ne doit pas couler de source la métacommunication quand on y pense dans ce sens-là. C'est-à-dire la communication sur nos communications. Et si on se pose la question en terme d'entrée dans le langage, on peut se demander s'il n'y a pas d'autres

moments où ce genre d'aspect fonctionne. Serait-il possible, par exemple, quand nous recevons une famille, que la famille arrive, et qu'elle raconte une chose qui est, mettons pour l'instant, son histoire d'avion à elle. Et moi par exemple, ou ma collègue et moi, on est en face, et nous vivons, nous par exemple, notre histoire de radio, vous voyez. Donc d'un côté on parle le langage de la radio, et de l'autre côté on parle le langage de l'avion. Et ça ne paraît pas immédiatement évident, ni automatique du tout, que la jonction puisse se faire entre ces deux langages.

Il y a des fois, je me dis « *j'aime bien l'idée du langage, j'adore ça* », l'idée issue de la psychanalyse, le tiers, et puis l'idée que l'on a beaucoup reprise aussi en systémie. Il y a soi, il y a l'autre, et il y a le langage. On est toujours trois, du moins quand ça fonctionne à peu près. Mais en même temps, *ce voire ces* langages, si des fois nous nous ratons à ce point-là, si des fois l'évidence ne nous traverse pas et si l'on ne pense pas à se le communiquer, c'est que le maniement ne doit quand même pas en être simple. Et peut-être que ce langage, il est véhiculé, ou porté, ou appuyé sur ce qu'on pourrait appeler des codes de communication. C'est-à-dire qu'il n'y a pas tout à fait juste le langage, juste ce grand Autre qui se baladerait comme ça au-dessus de nous, mais que cela répond, cela se repose et cela répond d'un certain nombre de schémas relationnels, d'un certain nombre d'interactions, et au fond de tout ce qui échappe à la communication évidente. Dans cette perspective, on pourrait même commencer à se demander s'il n'y a pas des langages. Plus le temps passe, plus cette idée m'intéresse. Pensons-le de la sorte, il est bien possible qu'à d'autres moments ça fasse comme ce matin. Il est bien possible qu'à des moments ce soit la famille qui ait son langage d'avion, et moi qui ai mon langage de radio, à moins que ce ne soit l'inverse, mais peu importe, ce n'est pas évident d'entrer.

Il y a un monsieur qui a beaucoup travaillé là-dessus, ça tombe bien qu'on soit dans une salle où on fait du théâtre, il s'appelle Augusto Boal, peut-être certains d'entre vous le connaissent, ceux qui s'intéressent au théâtre. Ce monsieur, il est brésilien. C'est lui qui a travaillé sur ce qui, c'est un modèle conceptuel, ce qui s'appelle le *Théâtre de l'opprimé* (2). Il a eu une idée étrange, il a dit : finalement, les gens, ils vivent des choses, et si ces choses ils peuvent les mettre en scène, peut-être ils vont commencer à les vivre autrement. Peut-être que dans la scène, ils vont penser à inventer des réponses qu'ils n'oseraient pas inventer dans le quotidien. Il est parti avec cette idée, et il a été dans certains quartiers pauvres, entre autres à Lima, au Pérou. Et là, quand il s'est pointé avec son carton de théâtre sous le bras et qu'il a commencé à dire aux gens « *on va faire du théâtre* », les gens ont dit « *mais nous on est dans la misère, ce n'est pas pour nous le théâtre, on ne comprend pas ça, ce n'est pas accessible* ». Et d'un coup, ce dont il s'est rendu compte, c'est que lui (je le redis là avec mes mots), lui il est arrivé avec le langage du théâtre. Et dans les quartiers pauvres, ils étaient avec le langage de la misère. Et pour eux c'était juste impossible, le théâtre c'était pour les gens qui avaient le temps, qui ne luttaient pas pour la survie. Donc il s'est trouvé avec ce problème qu'il avait un outil formidable sous son bras, mais que les autres se disaient « *c'est une langue étrangère, pour moi, pour nous, cet outil ça ne peut pas le faire* ».

Alors il a été obligé de trouver une solution, et Boal a eu cette idée géniale, il a inventé un troisième langage. Il s'est dit « *il faut qu'on trouve une jonction entre le langage du théâtre que j'ai et le langage de la misère qu'ont les autres* ». Il faut qu'on trouve une jonction, et il a proposé le langage photo. Du coup, il a été cherché un autre carton, il a sorti des appareils photos et il a montré aux gens comment on faisait des photos. Ça c'est presque un jeu. C'était moins loin pour les gens, ce n'était pas inaccessible comme le théâtre. Et ils se sont amusés à apprendre, techniquement, sur des appareils rudimentaires, comment ça marche pour faire des

photos, et puis ils ont bien rigolé. Là, il leur a dit : « *Maintenant voilà ce que je vous propose : chacun vous partez avec l'appareil photo et vous avez le droit de faire une photo. Cette photo doit dire quelque chose de votre vie.* » A ce moment, les gens ont compris, ils sont partis avec l'appareil photo. Certains enfants ont ramené des images, par exemple, il y a un clou sur la photo. Quand on regarde la photo, ce n'est pas évident de piger ce qui est en train de se jouer. Et donc Augusto Boal les a fait parler et les enfants racontent comment, pour cirer les souliers des gens et gagner trois sous qui leur servent à survivre, ils doivent avoir, vous savez, une sorte de caisse avec une bandoulière où il y a le matos à cirage et où les gens posent leurs chaussures dessus. Et ces trucs-là, ils ne peuvent pas les trimballer toute la journée bien sûr, et il faut bien qu'ils se posent quelque part pour faire leur boulot. Et le clou, c'est l'emplacement qu'ils louent à des commerçants qui ont pignon sur rue et qui leur permettent de mettre un clou dans le mur, et là ils peuvent accrocher leurs caisses, ça devient leur petit bout où ils peuvent travailler. En fait, ce clou est pour eux un symbole d'exploitation. Ça, ils savent le raconter. Et du coup quand ils se sont découverts comme capables de raconter ça, ils ont commencé à piger que peut-être le langage du théâtre ne leur était pas totalement inaccessible.

J'ai l'idée que dans toutes les relations d'aide, la psychothérapie n'est qu'un modèle intensif de la relation d'aide, d'une intensité particulière, mais dans une maison d'enfants par exemple le quotidien est aussi un modèle intensif de la relation d'aide, c'est juste des styles qui sont différents, mais j'ai l'idée que des processus assez proches peuvent se passer quand on s'investit dans le travail. Pas au même niveau, pas déclinés de la même façon, mais des processus quand même assez proches. Et que dans tous les cas nous avons ce boulot à faire pour créer un langage commun. Je soutiendrais vraiment cette idée, que la famille et moi, quand on se rencontre, ce n'est pas automatique et que l'on cherche à créer ce langage photo exactement comme Augusto Boal. Vous imaginez comment cela développe nos capacités, c'est l'inverse de l'état psychotique. Dans l'état psychotique on pourrait dire, il n'y a qu'un code, à la différence si on imagine le code avion, le code radio et un code photo comme nous créons, ça fait déjà trois codes. On a déjà du choix, beaucoup plus de choix. Ceci rappelle, pour les systémiciens, ce que Heinz von Foerster dit de l'éthique (3), c'est l'élargissement des possibles. Eh bien, si déjà nous avons trois langages au lieu d'être enfermés dans un seul, c'est beaucoup mieux. La folie est un mono-langage. Toujours pour les systémiciens, à l'école de Rome il y a un monsieur, qui est bien vieux aujourd'hui, qui s'appelle Carmine Saccu (4). Et ce monsieur explique comment la folie, *c'est un système de sortie d'un système sans sortie*. Et là effectivement, il n'y a plus qu'un langage possible, un langage qui déroute par rapport bien sûr aux autres langages. C'est l'inverse de l'accès à l'autonomie dont nous avons parlé plusieurs fois depuis ce matin.

On peut imaginer le grand adolescent, le jeune adulte, l'adulte qui effectivement peut assumer complètement sa propre vie parce qu'il peut se défaire, il peut être souple avec un certain nombre des modèles qu'il a connus étant enfant ou adolescent. Il peut garder quelque chose de ces modèles, mais il peut en ajouter d'autres au fur et à mesure qu'il se développe, qu'il en rencontre d'autres. C'est drôle comment nous pouvons être focalisés absolument sur une seule chose. Les gens quand ils arrivent (comme tout à l'heure dans la séance), ils nous balancent quelque chose en principe qui nous scotche, que ce soit dit ou non-dit, mais même souvent cela peut être posé. Vous connaissez ce proverbe africain qui dit : « *L'arbre qui tombe fait plus de bruit que la forêt qui pousse.* » Je voudrais parler de signaux d'alertes. Nous sommes surentraînés à capter des signaux forts. C'est sûr que l'arbre qui tombe, nous l'entendons, parce qu'il y a du danger peut-être, je ne sais pas, ou ça nous fiche les chocottes. Alors que la petite forêt qui pousse, il faut que l'on se mette dans une certaine disponibilité

pour l'entendre, elle, elle ne fait vraiment pas de bruit. Je crois que quand les familles arrivent pour nous demander un coup de main, elles nous balancent comme ça une rafale de signaux forts, dans un certain langage. Et que cette rafale de signaux forts, souvent, nous scotche, nous sidère peut-être parce que l'on est envahi par ça, peut-être parce que l'on ne comprend pas. Mais dans tous les cas, parce que ça nous alerte, ce sont des signaux d'alerte qui nous captent. On aurait envie de se fixer juste sur le symptôme ou sur le problème. Alors que peut-être, tout au fond, il y a un signal faible, qu'il y a peut-être même plusieurs signaux faibles, qui sont comme ceux d'une attente profonde, une attente que l'on puisse se relier, une attente que l'on puisse finalement communiquer en profondeur, reprendre peut-être une phase de développement, un lien, une phase du développement là où elle s'est arrêtée il y a très longtemps. Mais ça, je ne connais pas beaucoup de familles, ou de personnes, qui sont capables de dire « *une partie de moi s'est arrêtée à trois ans et maintenant c'est l'heure d'aller la rechercher* ». Ce signal-là est très faible quand les personnes arrivent, et si nous zappons le fait que nous n'avons pas automatiquement le même langage, on ne se donne même pas l'occasion que ça puisse émerger. Alors que si l'on commence à se dire que nous avons des langages différents, que nous n'entendons pas tout et qu'il faut faire des travaux pratiques pour trouver un langage intermédiaire, un langage numéro trois, eh bien possiblement cela commence à donner l'occasion de faire émerger certaines ressources, et que le manque ou la difficulté peut un petit peu plus apparaître là où il se trouve.

Il s'agit bien de reprendre alors, une phase de développement. Vous voyez immédiatement ce que ça implique pour le thérapeute et là où ça va chercher. La phase de développement, ce n'est pas que le symptôme d'aujourd'hui, que ce soit un souci de parent, un symptôme d'enfant ou un symptôme d'adulte, ce n'est plus seulement le souci d'aujourd'hui, mais la phase de développement ça vient parler de quelque chose qui est resté en carafe il y a longtemps. Autrement dit, cela signifie qu'il y a lieu de remettre cette chose-là en route. Autrement dit, cela veut dire que c'est une attente d'enfant. Quelque chose qui ne s'est pas fait dans le développement de l'enfant et que nous sommes sollicités, non pas seulement dans une posture de bon professionnel ou d'adulte compatissant ou bienveillant (bien que ceci ne soit pas à dénigrer), mais que l'on est aussi sollicité d'une certaine manière dans notre parentalité, pour être capable de répondre et d'amener quelque chose à ce signal faible.

On en parle depuis longtemps, et même Freud a commencé à dire cela, plus que commencé, il l'a fait largement. On parle de la position qu'il peut y avoir dans le transfert. Bien entendu que ça compte, bien entendu que dans la relation d'aide, si l'on a un tout petit peu compris qu'est-ce que c'est la relation d'aide, même si on est la secrétaire d'accueil, mais dans tous les cas, il peut bien se passer quelque chose de transférentiel, où l'autre va nous voir pour une partie avec l'image *c'est peut-être un peu papa, c'est peut-être un peu maman, ou ma sœur*, etc. Tout ça c'est absolument ok, je ne veux pas minimiser cette chose, juste ce n'est pas mon propos tout de suite, je le rappelle pour le distinguer. Ce transfert existe, mais pas seulement. Ce dont nous sommes en train de parler, c'est de refaire des apprentissages, c'est de *re-rentre* dans la découverte des codes de langage, des codes *des* langages et de leur acquisition à l'épreuve de l'expérience. Et ça, ce n'est pas seulement une posture transférentielle, ce n'est pas juste pendant un moment quelqu'un qui pense ou qui vit sans identifier que vous pouvez être comme son parent ou son grand frère, ou comme sa grande sœur ou je ne sais pas qui d'autre. Ce dont j'essaye de parler est quelque chose qui a à voir profondément avec le développement des êtres, la construction du soi, et même ce qu'on pourrait appeler un travail profond sur l'estime de soi. Je n'ai pas le temps de développer pour cette fois-ci. Juste si je dois donner un mot de repère, l'estime de soi, c'est une sorte de successions. Il y a un besoin qui s'exprime, une sorte d'*expérience-test* que l'enfant va mettre

en route. Cette expérience doit se transformer, elle doit devenir une *expérience positive accompagnée*. Et au bout, l'enfant va y trouver une reconnaissance, c'est-à-dire que son expérience va être *validée*, indépendamment du fait que ça marche ou ça ne marche pas. L'enfant va essayer quelque chose, par exemple, l'enfant va essayer de mettre la table tout seul, ou de faire un petit truc de cuisine tout seul. Peu importe, que ça marche ou pas, que la table soit bien mise ou pas, mais ce qu'il attend, c'est évidemment comment cette expérience va être accompagnée, soutenue par le parent. Alors que quand on est parent, ça va plus vite si on le fait tout seul des fois, donc ça nous pose immédiatement des petites questions à ce niveau-là. Cette *validation* qu'il y aura à la fin, c'est-à-dire non pas une validation juste de l'acte ou de la qualité de l'acte, mais une *validation* de sa démarche, c'est bien cela qui permet à l'enfant de se construire. C'est une validation de sa démarche, qui donc à travers le lien lui confirme ce qu'il est, là il peut se construire. Dans cette vision, nous arrivons à redéfinir le cycle de l'autonomie, tout le monde repère ça :

dépendance / contre-dépendance / indépendance / interdépendance

Du coup, le cycle de l'autonomie peut se nommer d'une façon tout à fait précise :

fusion - séparation - contrôle - autonomie

Nous parlons exactement de la même chose en l'imaginant dans sa construction à travers le lien.

Mon idée est que dans le travail de relation d'aide, et a des moments répétés dans le travail de psychothérapie, la posture parentale du thérapeute est appelée spécifiquement sur ce terrain. Pas seulement pour résoudre un symptôme, pour le comprendre, lui donner un sens ou une intelligence. Mais de façon sous-jacente, de façon plus profonde, pour refaire ces apprentissages, ces apprentissages des codes de communication. Il s'agit d'un travail d'accompagnement, un travail parental. Un monsieur a parlé de ça il y a déjà un petit bout de temps, peut-être une trentaine d'années, c'était un des pionniers de la thérapie familiale, il s'appelle Carl Whitaker, et il parle de ces aspects dans son ouvrage qui s'intitule *Les rêveries d'un thérapeute familial* (5). Il évoque la métaphore la plus régulièrement fiable quand on parle de psychothérapie, et il dit que c'est le concept de parentalité, parce que cela implique deux choses à la fois : le problème de la bienveillance et le problème du fonctionnement. En apprenant de cette idée pour le travail en psychothérapie ou en relation d'aide, si on est capable d'englober ces deux problématiques, la bienveillance et le fonctionnement, on fait un grand pas, il me semble. Je crois que ça recoupe plein de choses dans le travail que nous avons à conduire. Comment on peut être à la fois repérant, cadrant, identifié, et comment on peut être à la fois entourant, accompagnant dans tous les bons gestes de soin, du *care* comme on a parlé tout à l'heure.

J'espère que mon idée est claire, c'est vraiment l'idée de remettre en route ces apprentissages. Quelque chose qui serait, je ne sais pas si c'est au-delà du symptôme, mais en dessous ce qu'il y a de sûr, comme une rivière profonde. Du coup, ça nous donne une petite méditation sur ce qu'est la psychothérapie, ou du moins le cadre d'un *moment thérapeutique*, qui transcende le seul cadre de la psychothérapie et peut arriver dans bien du travail de relation d'aide. Nous gérons cet étrange paradoxe où, à la fois, nous allons être proche, ça c'est un mouvement, et où simultanément, nous allons être seul, et ça souvent on se rassure ou on progresse avec toutes nos capacités techniques. Mais peut-être ce n'est pas à exclure que cela touche quelque chose de plus profond. Parvenir à être rassuré malgré le fait que l'on va être

seul, ce truc que l'on a à lâcher, que le patient ne va pas nous compenser et que la personne que l'on aide ne va pas nous compenser, peut-être que ça, on ne peut pas tout à fait le régler juste parce nous apprenons des techniques. Possible que les techniques nous rassurent, mais peut-être que l'on parle de ça pour ne pas parler d'autre chose de plus profond. Surtout je voudrais souligner ce paradoxe-là, à la fois *être proche*, donc c'est vraiment le côté qui concerne la bienveillance, et à la fois *être seul*, c'est ce qui concerne le fonctionnement. Parce que c'est susceptible, à un moment ou un autre, de s'arrêter, la relation d'aide. C'est ce qui se passe souvent. Comme souvent les enfants arrêtent de vivre à la maison, et un jour ils reviennent nous voir, on est entre adultes.

S'il fallait donner trois dimensions à la thérapie, ce pourrait être celle du rituel, celle du cadre et celle du dispositif. Je propose de mettre à la corbeille le mot protocole. Personnellement je déteste ça. C'est comme s'il y avait l'idée que les gens allaient rentrer dans le truc, une fois que c'est bien commode parce que l'on a intégré l'outil en tant que professionnel. Le dispositif, c'est plus complexe que le protocole. Le *dispositif* c'est quelque chose qui parle au psychique, alors que le *cadre* est fait de règles identifiables, nettes et co-construites, et le *rituel*, lui, est fait de toutes sortes d'habitudes. On a besoin de ça aussi, on a besoin d'une façon de se dire bonjour, d'une façon d'enlever son manteau, de pouvoir s'asseoir tranquillement et d'être accueilli même dans ces gestes-là qui ont un caractère, je dirais, presque intime. Si vous y faites attention, on n'est pas si nombreux que ça à mettre ou enlever notre manteau exactement de la même façon. Il y a des styles très particuliers pour faire cette chose-là, et c'est quelque chose, la plupart du temps, que l'on ne fait que dans un cadre très privé ou avec des personnes que l'on voit tous les jours, comme nos collègues. Et là, d'un coup, cela peut se passer aussi dans la relation d'aide, et c'est bien que ce truc-là soit tranquille. Au fond, tout ce qui est technique dans la relation d'aide, cela a à voir avec le contrôle du réel, tandis que tout ce qui est clinique a à voir avec l'expérience de relation que l'on va proposer. Et je crois réellement que l'on a affaire à cette dimension de parentalité quand on accompagne, de façon profonde, dans la remise en route de l'intégration, de l'acquisition de ces codes de communication dont j'essaye de parler. Il me semble que ceci fait un sacré point commun avec la parentalité, sans penser que l'on devient le parent de la personne qu'on aide. C'est cela qui est vraiment délicat au fond. Je crois que souvent on se bat avec ce truc et on cherche à en évacuer une partie, on se dit « *si je ne fais rien comme un parent, peut-être je m'en fous de l'autre, mais si je me mets à faire comme un parent, peut-être que c'est beaucoup trop, ça m'envahit complètement parce que je ne vais pas tous les prendre à la maison* ». Vous voyez, c'est un truc qui flanque le vertige. Et peut-être qu'on peut le voir plus posément en parlant de *parentalité*, de *sentiment de parentalité*, pas si loin que ça d'ailleurs des créations d'empathie bien entendu. Alors nous allons concevoir un *sentiment de parentalité* qui est basé sur cette réintégration, sur cette acquisition, cette remise en route du développement autour des codes de langages (au pluriel *langages*). Un *sentiment de parentalité*, mais pas devenir le parent. C'est quelque chose qui est délicat, mais c'est aussi une responsabilité tenable. Si on devait devenir le parent de toutes les personnes dont nous nous occupons, ce serait trop. Mais peut-être que s'il y a ce *sentiment de parentalité* pour accompagner la remise en route d'un apprentissage au travers d'une attention profonde, ça peut-être c'est gérable. Mais ceci nous demande tout ce travail pour mettre cette chose-là au clair.

Merci de votre attention et du travail partagé pour cette journée.

Olivier Trioullier

Notes et réf. bibliographiques :

- (1) : Boris Cyrulnik, *Les nourritures affectives*, Odile Jacob, 2000, Paris.
- (2) : Augusto Boal, *Théâtre de l'opprimé*, Maspero, 1977, et La Découverte, 1996, Paris.
- (3) : Heinz von Fœrster, *Les responsabilités de la compétence et Ethique et cybernétique du second ordre*, Deux conférences, in *Seconde cybernétique et complexité*, sous la direction de Evelyne Andreewsky et Robert Delorme, L'Harmattan, 2006, Paris.
- (4) : Carmine Saccu est l'un des fondateurs de l'école de Rome en thérapie familiale, il est essentiellement connu pour ses conférences animées et ses articles. Il a entre autres participé, avec Maurizio Andolfi, Paolo Menghi et Anna-Maria Nicolo, à la rédaction de *L'interaction dans les systèmes rigides*, paru dans les *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 1, 1979, Paris.
- (5) : Carl Whitaker, *Les rêveries d'un thérapeute familial*, ESF, 1998, Paris.